

XIV^{ème} Année No. 1

BIBLIOTHÈQUE
EVECHE

Montréal, Janvier 1911.



Le
PETIT MESSAGER
DU
TRÈS-SAIN
SACREMENT

BIBLIOTHÈQUE

Bureau :- Montréal, 368 Ave. Mont-Royal Est.

Abonnement par année : Canada, 50c. : Etats-Unis, 60c. : Etranger, 3 frs.]

SOMMAIRE

JANVIER

Nos souhaits, *page 1*. — Précieux avantages de la communion précoce, *page 2*. — Notre gravure, l'Eglise des Pères du T. S. Sacrement, *page 9*. — La Congrégation du T. S. Sacrement, d'après le Vén. Père Emar, *page 10*. — Sujet d'adoration ; Conversion de St Paul, *page 15*. — Fleurs Eucharistiques, *page 19*. — Histoire d'un Sacristain, *page 26*. — Miracle au Monastère de la Visitation à Paris, *page 30*.

Examen des Yeux gratis

Négligez aucun mal d'Yeux, la Vue est trop Précieuse
Toute Lunetterie non faite **SUR COMMANDE** est toujours **NUISIBLE**
N'écoutez jamais des **VENDEURS AMBULANTS** ni aux **MAGASINS A-FOOT PAIR**
Ils ne remplacent l'**Examen des Yeux** par un **savant SPÉCIALISTE**
Si vous tenez à **GUÉRIR vos YEUX** sans drogues, opération n° 1

Allez à **L'Institut d'Optique**

VOIR ET CONSULTER LE

Spécialiste Beaumier

Le Meilleur de Montréal.

144 Est, rue Ste-Catherine, près Ave. Hôtel-de-Ville

Il recherche les **Cas difficiles, Désespérés.**

Pose **Yeux Artificiels, Naturels à se tromper.**

FABRIQUE et **AJUSTE** lui-même, depuis 25 ans, **LUNETTES, LORGIONS, ETC.**
SES nouveaux "**VERRES TORIC,**" à ordre, sont **GARANTIS** pour
bien **VOIR** de **LOIN** et de **PRES** ; pour tracer, coudre, lire et écrire

cette annonce rapportée vaut 15c. par dollar sur tout achat en lunetterie

PRENEZ GARDE

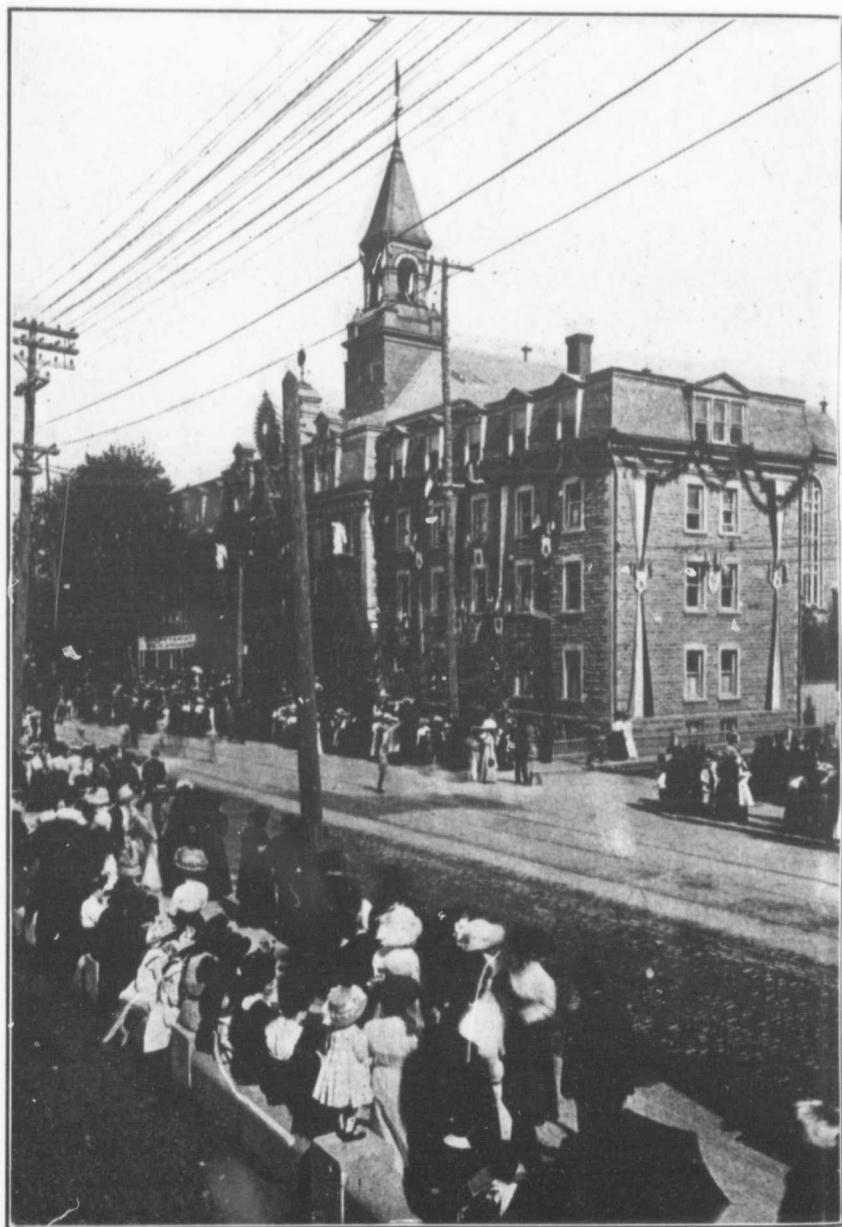
pas d'**AGENTS** sur le chemin pour notre Maison Responsable.

Bureau de Bureau : tous les jours, de 9 h. à 9h. Dimanche, de 1 à 4 p.m.



BX
2169
A1
P489
14
1911





Congrès Eucharistique de Montréal

*Chapelle des Religieux du T. S. Sacrement,
une heure avant l'arrivée du Cardinal*

Photo. J. A. Dumas



NOS SOUHAITS

A tous ceux que j'aime, disait Mgr de Ségur, je ne souhaite qu'une seule chose, parce qu'elle renferme tout : *une foi profonde, vivante et aimante à l'égard du Dieu de l'Eucharistie.*"

Au seuil d'une nouvelle année, c'est le souhait que nous vous adressons du plus profond de notre cœur, chers abonnés, convaincus que nul autre ne peut vous être plus agréable et que sa pleine réalisation vous assurera la meilleure, la plus sainte et la plus heureuse des années.

Que Notre-Seigneur vous accorde la grâce d'une foi profonde, inébranlable au mystère de son Eucharistie ; qu'il conserve, garde en vous le don de la foi : qu'il le fasse grandir... et cette année sera pour vous la meilleure des années...

Qu'il vous accorde une foi vivante, agissante, qui se traduise par la pratique de toutes les vertus eucharistiques... et cette année sera pour vous la plus sainte de toutes.

; Qu'il vous accorde surtout une foi aimante envers son auguste Sacrement.... et cette année sera heureuse : l'amour ne porte-t-il pas le bonheur ?

Nous avons dit surtout une foi aimante. " Car l'amour, c'est tout, écrit le Vénéral Pierre-Julien Eymard, Dieu aimé, c'est la vie du temps et de l'éternité." Puissiez-vous donc bien aimer " ce bon Jésus qui est l'amour substantiel, qui nous a tant aimés et qui nous aimera toujours : c'est la science des sciences, c'est la science de Dieu."



Précieux avantages de la communion précoce

Nos lecteurs connaissent le Décret " *Quam Singulari* " sur la communion des enfants. Ce Décret a été accueilli avec enthousiasme au Canada, et des premières communions très nombreuses d'enfants de 7, 8 et 9 ans ont eu lieu dans toutes les paroisses.

Le compte-rendu de plusieurs de ces belles fêtes a été donné dans le " *Bulletin Eucharistique* ", publication mensuelle spécialement destinée aux enfants. Notre intention n'est donc pas de les publier une seconde fois dans le " *Petit Messager* ". Ceux de nos abonnés qui désirent connaître ces récits peuvent s'abonner au " *Bulletin Eucharistique* ", pour la modique somme de 25 centims par année. Nous croyons plus utile de donner ici quelques-uns des précieux avantages de la communion dès l'âge de raison.

Nous ne saurions trop exhorter les parents à faire le petit cadeau de 25 centims à leurs enfants pour un abonnement au " *Bulletin Eucharistique* ". Tous ont à cœur de voir leurs premiers communiants estimer et recevoir assiduellement la sainte communion. Cette lecture sera de nature à faire grandir dans ces âmes si bien disposées l'amour du pain eucharistique. Voilà pourquoi nous recommandons aux parents d'abonner leurs enfants à cette revue. Ce sera donner à leur première communion un beau couronnement, qui en assurera les heureux fruits pour l'avenir dans ces cœurs candides et purs.

Ceux qui le feront d'ici au mois de Février recevront en plus la Prime annoncée, consistant dans un magnifique souvenir du Congrès Eucharistique de Montréal.

Elle garde l'enfant pur et pieux

Jésus aime les enfants. Jadis il les attirait à lui pour les caresser et les bénir. Aujourd'hui il les appelle encore. Il les regarde avec amour et compassion en pensant aux dangers qui les menacent. Il voudrait garder ses petits amis bons et purs pour la vie.

Et c'est pour les combler de grâces qu'il désire les avoir autour de sa table et les serrer sur son cœur, comme il pressait à la Cène sur sa poitrine la tête de Jean, l'apôtre vierge qui tenait auprès de lui par sa pureté la place des enfants.

Il est la Sagesse qui crie au livre des Proverbes : *Si quis est parvulus veniat ad me !* Que tous les petits enfants viennent à moi ! O vous qui n'êtes pas encore des sages, venez, mangez mon pain et buvez le vin que je vous ai préparé, *venite, comedite panem meum et bibite vinum quod miscui vobis.*

Fénelon a dit en parlant du cœur de l'enfant : "*Dans un si petit réservoir, il ne faut rien mettre que d'exquis.*" Mais



Préparation à la Première Communion.

quoi de plus exquis que l'hostie? C'est la nourriture qui fortifie l'âme, le remède qui la guérit, l'aromate qui l'embaume, le talisman qui la préserve de tout maléfice.

Mais dira-t-on, l'enfant ne peut comprendre le don de Dieu! Erreur ! Il en est beaucoup qui sont capables de petits sacrifices, petits par leur objet, grands par le cœur qu'ils supposent. Il en est beaucoup dont l'âme est singulièrement éveillée aux choses de la piété et aussi religieuse à sept ans qu'elle le sera à douze. Et quand elle serait encore un peu endormie, elle profiterait encore de la visite du Seigneur. Il ne faut pas en effet exagérer les conditions requises pour que cette visite soit fructueuse. L'enfant peut apporter à la communion une bonne volonté et des dispositions généreuses qui provoquent une effusion plus abondante de la grâce : c'est son œuvre à lui, *opus operantis*, comme dit la théologie. Mais il est une action dont il n'est pas l'auteur ni même le collaborateur actif, mais seulement le bénéficiaire, c'est l'action de Dieu, l'œuvre du sacrement, *opus operatum*. Pour que cette action se produise, pour que les divines écluses s'ouvrent et que la grâce inonde l'âme, une seule condition est requise, c'est que l'âme n'y mette pas l'obstacle du péché : *obex peccati*. Mais c'est précisément le cas de l'enfant de sept ans.

Son âme est encore la plupart du temps innocente. Elle offre donc le terrain le plus propice à l'action bienfaisante du Sauveur. Jésus se plaît parmi les lis. Quand il rencontre un cœur pur, il aime à l'embellir. Il sème la grâce dans la pureté et la piété y germe bientôt avec les autres vertus. Cet enfant est faible : l'homme ne l'est-il pas ? Mais il aura une force divine, il ne sera plus seul à combattre ses défauts : Jésus luttera en lui et avec lui et lui donnera la victoire.

Pour que ces effets se produisent, il n'est pas nécessaire que l'enfant s'en rende compte. La grâce sanctifiante ne tombe pas sous nos sens ; elle échappe même par sa nature à notre conscience. Elle n'est pas l'émotion : elle laisse parfois l'âme insensible. Mais elle n'en est pas moins un principe fécond. Le Sauveur, reçu dans un jeune cœur, peut y imprimer sa douce image à l'insu même de ce cœur.

Cette action personnelle du Sauveur, cette efficacité propre du sacrement, indépendante de l'effort humain, voilà le motif qui a poussé le Pape à accorder aux petits enfants l'immense faveur de la communion : voilà l'angle surnaturel où il s'est placé et d'où il faut avec lui considérer son œuvre. Voilà ce qu'oublent les adversaires du décret et en quoi ils sont jansénistes. Voilà ce que les bons fidèles qui traitent de la ques-

tion devraient méditer et tâcher de comprendre avant de parler et d'écrire.

Mgr Gilbert rappelle ainsi cette vérité trop oubliée : "Chacun dit bien, en théorie, que les sacrements agissent en nous surtout par la grâce qui leur est propre, *ex opere operato* ; mais, en pratique, ne semblerait-il pas que la masse ne compte pour leur efficacité, que sur le rôle actif de celui qui les reçoit ? Grâce à cette vue très fautive et à peu près rationaliste, la sainte communion est considérée comme une récompense de nos vertus et de nos efforts, comme l'attribut judicieux de progrès accentués dans la perfection. *L'opus operantis*—que certes, je n'entends pas amoindrir — fait oublier que la communion est le réparateur par excellence du péché grave, son remède, la préservation des rechutes, la ruine des habitudes, l'aliment, la force, la vie de l'être surnaturel. Aussi bien, grâce à cet oubli, ceux qui en ont le plus grand besoin sont les plus disposés à s'en abstenir, par une crainte plutôt servile que filiale."

Voilà donc comment le Christ agit dans les enfants de sept ans dont le cœur est pur. Voilà pourquoi il les appelle à son festin. Mais, au lieu de les lui amener, que fait-on ? On les tient éloignés de l'autel, on les laisse exposés à toutes les tentations. Ces pauvres petits dépourvus de la grâce spéciale qu'ils trouveraient dans l'Eucharistie, succombent bientôt à la tentation, et c'est à l'âge de douze ans, quand leur cœur est bien souillé par le péché, qu'on les présente à Jésus. N'est-ce pas une cruauté envers ces pauvres enfants de leur refuser la force qui pourrait seule les préserver du mal ? N'est-ce pas une irrévérence envers le Sauveur, qui demande des cœurs purs, de lui jeter des cœurs pourris où Satan règne avant lui ?

Sans doute ces malheureux adolescents, contaminés depuis plusieurs années, peuvent, s'ils se repentent, faire une communion salutaire ; mais, à part le cas, assez rare, où une âme coupable, mais généreuse, est bouleversée par la visite divine, on peut dire que la communion des enfants, gâtés par le vice, risque fort d'être médiocre et stérile, tandis que celle des enfants purs est le plus souvent très féconde.

Un autre bienfait très appréciable de la nouvelle réforme, ce sont les communions qui suivront la première entre sept et douze ans. Ces communions seront nombreuses, si l'on obéit

au conseil et au grand désir du Pape ; les enfants, préservés de l'une à l'autre par le Sauveur, y apporteront un cœur pur. Qui dira l'influence qu'aura sur le reste de leur vie cette grande effusion de la grâce à l'époque de leur plus grande innocence !

Mais, quand la communion est fixée à onze ans, ou bien les enfants restent purs jusque-là, mais alors quel dommage de les priver d'un bien dont ils pourraient tant profiter ! ou bien ils succombent au vice précoce, et alors quel malheur et quelle faute de leur avoir enlevé la grâce qui eût pu seule les préserver !

Des communions pures et par suite infiniment salutaires au lieu d'innombrables communions sacrilèges ou du moins fort suspectes, voilà le grand bienfait que nous devons à la réforme de Pie X. Comment se fait-il que cette vue surnaturelle ait échappé à certains gardiens de l'ordre surnaturel ? N'est-ce pas du rationalisme, comme dit Mgr Gilbert ?

La communion précoce et le recrutement sacerdotal.

Des prêtres zélés se dévouent au *Recrutement Sacerdotal*. Mais ces apôtres savent et sont les premiers à dire que toutes les ressources matérielles et tous les efforts humains ne feront pas naître une seule vocation sincère et sérieuse dans le monde. Il y faut l'appel de Dieu et la réponse de l'âme. Or, c'est surtout dans la communion que l'âme entend cet appel et qu'elle puise la générosité d'y répondre. Le sang du Christ est le vin qui fait germer les vierges, *vinum germinans virgines* et, dans les vierges, les prêtres et les apôtres.

Et c'est particulièrement dans la première communion — tous les directeurs d'âmes en ont reçu la confiance — que Jésus parle aux enfants et leur donne des attraits surnaturels qui semblent au-dessus de leur âge. Mais, le plus souvent, il ne parle ainsi qu'à ceux qui sont purs. Bienheureux les purs, a dit le Christ, parce qu'ils verront Dieu dans le ciel ! Mais bienheureux aussi sont-ils parce qu'ils le voient déjà sur la terre passer dans la douce pénombre et le silence de l'action de grâces et ils l'entendent murmurer : *Sequere me, suis-moi !*

Mais, s'il en est ainsi, qui ne voit que les enfants de sept ans étant généralement beaucoup plus purs que ceux de douze ans, Jésus aura désormais parmi les premiers commu-

Da
et pu
Veux
péché

nians beaucoup plus d'enfants d'élites capables d'entendre et de suivre son appel.



La Première Communion.

Dans le calme de ces jeunes coeurs, sa voix s'élèvera pure et puissante : " Mon enfant, veux-tu être mon apôtre ? Veux-tu sauver les âmes qui périssent dans l'infidélité ou le péché ? Veux-tu me prêter ta voix pour parler au monde, tes

pieds pour courir après les brebis égarées, tes mains pour les recueillir et les ramener au bercail ? ” Et l'enfant pur, l'enfant à l'âme et aux yeux candides comprendra ce langage et répondra : “ Oui, Seigneur, vous serez mon héritage et la part de mon calice. Oui, je désire et je vous demande humblement l'honneur de prendre cette hostie, où vous vous donnez à moi aujourd'hui, pour la distribuer à mes petits frères et à d'innombrables âmes.”

Il est même des enfants qui perçoivent cet appel bien avant l'âge de sept ans. Just de Bretonnières, le saint missionnaire dont Mgr d'Hulst a écrit la vie, n'avait que quatre ans lorsqu'il colla un jour son oreille contre terre et dit à son frère : “ J'entends les petits chinois qui me crient : Just, Just, viens nous sauver ! ” Mais d'ordinaire ce n'est pas de terre, c'est du Tabernacle que sort la voix divine. C'est l'hostie qui recruta elle-même les ministres de l'Hostie.

Le décret de Pie X aura pour effet de donner à l'Eglise dans un avenir prochain des lévites plus purs, des prêtres plus saints, des apôtres plus zélés. Quand elle ne produirait que ce fruit, ne faudrait-il pas la bénir ? Tant vaut le prêtre, tant vaut l'Eglise, tant vaut le peuple chrétien.

S. COUBÉ.



Notre Gravure

L'église des Pères du T.S. Sacrement, désignée par Mgr l'Archevêque pour être le sanctuaire officiel de l'Exposition, a vu une affluence considérable de pieux visiteurs. Comme on le sait notre chapelle avait aussi été choisie comme lieu de réunion pour les séances sacerdotales.

La première fut marquée par un enthousiasme vraiment indescriptible. Son Eminence le Cardinal-Légit, qui avait daigné en accepter la présidence, était attendu pour deux heures et demi. Plus d'une heure auparavant la foule, évaluée à plus de 15.000 personnes, s'est massée aux abords de l'Eglise du Saint Sacrement. Il fait un temps splendide. A tout instant, des voitures de gala amènent les prélats, qui vont successivement prendre place au chœur, tandis que le clergé se masse dans la nef et dans les galeries. Les cloches annoncent bientôt l'arrivée du Légit ; c'est alors de la part de la foule une longue et chaleureuse ovation. La voiture cardinalice avance lentement et les acclamations redoublent. Au moment où Son Eminence met pied à terre, les zouaves présentent les armes, les enfants de chœur jettent des fleurs. Le Cardinal s'arrête quelques instants, ému jusqu'aux larmes à la vue de cette manifestation populaire si sympathique et si spontanée. Puis après avoir béni la foule, il pénètre dans le sanctuaire, précédé des religieux de la communauté.

Avantages spirituels offerts à nos abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.

2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.

3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement dans notre Sanctuaire.

La Congrégation du T. S. Sacrement

d'après

le Venerable Pere Cymard

Accueil de Pie IX.— Fondations.— Décret d'approbation.—



Paris, 6 mars 1858.

“ Nous ne sommes que dans les fondations. Cependant une chose est parfaite, c'est notre but, notre Règle, c'est en un mot la divine Eucharistie ; là il n'y a rien à inventer, à créer, à perfectionner, il n'y a qu'à adorer, à aimer, à servir..

Nous travaillons bien à notre Chapelle, nous commençons par loger le Maître, c'est bien juste ; je ne m'inquiète pas comment nous payerons tout cela. Oh ! oui, abandonnons-nous à la divine Providence, elle est si maternelle !

Rome, 13¹¹ Déc. 1858

Me voici à Rome. Dieu m'a conduit et protégé. J'y suis arrivé sans accident et sans grande souffrance ; je n'ai pas pris le mal de mer. Ma première messe le jeudi a été dite sur le corps de Ste Catherine de Sienne, chez les Dominicains à la Minerve. J'étais heureux de pouvoir prier sur le corps de cette sainte, qui a tant aimé Notre Seigneur au T. S. Sacrement et qui a si bien servi l'Eglise.

J'ai prié sur le tombeau si vénéré de Saint Pierre, là on sent toutes vivantes ces paroles divines de Notre-Seigneur. “ Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. ” Vraiment la Religion est belle et grande à Rome. La foi est profonde et vive dans ce peuple. La dévotion au T. S. Sacrement est grande, mais sa dévotion à la T. Ste Vierge surpasse tout ce que vous pouvez vous imaginer. Dans toutes les rues, vous voyez, et plusieurs souvent, statues ou images de la T. S. Vierge, devant lesquelles brûlent plusieurs lampes la nuit ; presque dans chaque maison, à l'endroit le plus honorable.

est une image de la T. Sainte Vierge avec une lampe qui brûle toujours devant.

Presque à tous les pas, vous voyez et saluez cette bonne Mère : cela réjouit mon cœur de voir la T. S. Vierge si honorée et si aimée. On sent à Rome que la Religion est chez elle et que tout lui appartient. Ce peuple romain dont on dit tant de mal a un bien au-dessus de tous les biens : une foi forte et vive et une très grande dévotion à la Ste Vierge ; avec cela on revient de bien loin, et bientôt.

20 Déc. 1858.

J'ai vu le Souverain Pontife, il nous a bénis et accordé de bien précieuses indulgences. Le Souverain Pontife a été d'une bonté très grande. Il m'a dit qu'il examinerait ma supplique et nos points principaux, que dans douze jours il me rendrait réponse ; ainsi reste à bien prier que le bon Dieu inspire à Sa Sainteté ce qui convient : n'eussions-nous que la bénédiction du Pape, qu'il m'a donnée avec tant d'effusion pour toute la société, et les indulgences, ce serait déjà beaucoup plus que nous ne méritons. Priez donc beaucoup, Dieu a ses moments, il faut les attendre ; mais Dieu veut être prié, supplié, afin de nous faire apprécier ses grâces.

Epiphanie, 1859.

Le Souverain Pontife m'a donné tout ce que je lui ai demandé pour l'Œuvre : remerciez-en Dieu et la Ste Vierge.

Rome, 8 janvier 1859.

Maintenant que je vous explique cette bénédiction dont je n'ai dit qu'un mot. Savez-vous que vous avez reçu autant que nous, et que je vous porte la signature du Saint Père (pour la fondation des Servantes du T. S. Sacrement) ; vraiment c'est à n'y rien comprendre, le bon Dieu fait tout, se joue de tout et arrive droit à ses fins. Je vous assure que c'est ce qui m'a le plus consolé avec notre Bref pour nous (Bref laudatif de Pie IX). Aussi, remerciez-en le bon Dieu, c'est le commencement des grâces et du Calvaire d'amour et de bénédiction.

Marseille, 8 juin 1859.

Mon voyage à été heureux. J'ai trouvé une grande sympathie pour l'Œuvre du T. S. Sacrement à Marseille.

Il y a de belles âmes qui s'y dévouent. Nous travaillons beaucoup pour pouvoir dire la Sainte Messe dans la grande chapelle le saint jour de la Pentecôte.

23 Nov. 1859.

L'homme est un tableau où il y a des traits de chef-d'œuvre et à côté de ces traits, une grande misère et folie. Il ne faut pas s'en étonner, mais estimer le bien et raccommo-der le mal autant qu'on le peut.

Que faut-il aux anges et aux saints pour être heureux ? Dieu, Jésus-Christ. Et bien nous l'avons, nous sommes chez lui, à son aimable service !

Oh quelle grosse misère ! Et il ne nous suffit pas ! Il est avec nous et nous sommes découragés, il nous est tout et il ne nous suffit pas ! Quelle misère !

C'est le 6 novembre que Monseigneur a fait la Ière Exposition au milieu d'une belle et pieuse assemblée. Nous avons prêché l'octave deux fois par jour : elle a été bien suivie. A la fin j'ai reçu un grand nombre d'Ag-régés ; on continue à venir adorer Notre-Seigneur : c'est vraiment édifiant, notre belle et grande chapelle a toujours du monde et beaucoup. Nous ferons l'adoration tous les jours.

Le Père de Cuers est bien, il a bien du mérite dans cette fondation. Il a vécu si pauvrement que cela me fait beaucoup de peine ; il n'a vécu que de pain, de fromage et de fruits ; point de café, ni de viande, ni rien de chaud et il était très content. Notre-Seigneur a dû l'être de lui. Pour nous, nous avons ce qu'il faut pour vivre, mais nos cellules sont, comme elles doivent être, très pauvres ; car ici on a tout fait pour le Maître ; mais peu à peu on achète des épingles, des aiguilles et à tout instant on rit de n'avoir pas ce que l'on a dans une cabane, c'est cha-lant ! En retour la chapelle est magnifique, l'adoration se fait très bien.

Angers, 31 Déc. 1861.

Je suis bienheureux dans ce Bethléem (fondation à Angers). Le divin Roi a déjà trois jours ; il grandira, je l'espère, et nous toujours à ses pieds.

L'ouverture de lundi par Monseigneur a été magnifi-que ; beaucoup d'ecclésiastiques et de fidèles, un autel très beau ; mais quand il a fallu aller au réfectoire, la

divine Providence devait y pourvoir. J'avais fait faire le déjeuner de quinze personnes étrangères dehors, tout s'est assez bien passé, mais tout était d'emprunt, c'est bon. Rien n'est beau comme une fondation faite par des hommes. A tout instant on rit, en disant : nous n'avons pas ceci, ni cela, pas même des épingles. Je sors de temps en temps, et je reviens chargé comme ces pauvres femmes de village revenant de la ville. Mais le bon Dieu est si bon !

2 Janvier, 1863.

Notre pauvre maison de Bethléem commence à avoir le nécessaire du jour, mais non celui du lendemain.

11 Janvier, 1863.

J'ai reçu votre lettre et son contenu : grand merci : mais ne m'envoyez plus rien. J'ai tout ce qu'il faut à présent, ce serait du superflu. Je regrette presque notre pauvreté première, c'était si joli de se dire : *nous ne l'avons pas*. Comme on peut se passer de tout, excepté de Dieu !

Rome, Mars 1863.

Nous voici à Rome ; aujourd'hui je vais voir le Saint-Père avec mes deux compagnons. J'espère le revoir, car cette visite ne peut encore rien terminer, à moins que le bon Dieu ne fasse comme la première fois.

28 Mars.

Notre affaire est portée à la Congrégation ; mais voici la Semaine Sainte et les vacances de la semaine de Pâques : quinze jours où l'on ne travaille pas dans les bureaux. Nous en profitons pour prier un peu plus Notre-Seigneur. Il faut continuer à prier beaucoup, car c'est par ce moyen seulement que nous obtiendrons ; ici les hommes les plus élevés ne nous peuvent servir de rien. Le temps me dure de notre petit Cénacle, j'ai besoin de voir le T. S. Sacrement : tous ces Saints que je rencontre, toutes ces belles églises que je vois, toutes ces magnifiques fêtes, ne me font pas le bien d'une heure d'adoration. Oh ! vive le T. S. Sacrement : c'est la plus belle comme la plus heureuse des vocations.

11 Avril.

Notre affaire dort dans le tombeau, la résurrection n'est pas encore arrivée. Les vacances finissent demain, et

lundi les travaux vont commencer : nous avons employé notre temps à prier et assister aux saints offices. Cette semaine on souffre un peu, le P. de Cuers de ses douleurs et moi d'un gros rhume pris le jour de Pâques. Comme nous n'avions rien à faire, le Bon Maître nous envoie ce petit travail.

25 Avril.

Tout est calme pour nous à présent, car nous n'avons plus qu'à attendre.

6 Mai.

Nous allons bien, nos affaires marchent, j'espère que tout sera fini en ce mois.

30 Mai.

Depuis un mois nous sommes sans aucune nouvelle de notre affaire, sinon que l'on m'a promis pour la Fête-Dieu la conclusion. Je me suis caché dans un couvent pour faire une bonne retraite.

Rome, 10 Juin 1863.

Je viens vous annoncer que la Société est approuvée du 3 juin et que l'on vient de me donner le Décret d'approbation.

Remerciez-en le bon Dieu et sa sainte Mère, et S. Joseph, car c'est un miracle de protection et de grâce.



Il n'y a rien de si grand que l'Eucharistie. Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une communion bien faite : ce sera comme un grain de poussière devant une montagne.
(*Maxime du Curé d'Ars.*)

* * *

¶ Jésus dans la crèche s'est fait notre modèle, — sur la croix, notre rançon ; — sur l'autel, notre victime ; — à la Sainte Table, notre nourriture, et dans le Ciel, notre récompense. O amour divin, infini, incompréhensible !

DUQUESNE.

SUJET D'ADORATION

Conversion de St Paul

(25 Janvier)

I. — Adoration

O Jésus, qui pourrait aujourd'hui ne pas exalter votre Saint Nom ? qui pourrait ne pas célébrer vos louanges et les merveilles de votre grâce ? Vous changez dans un moment un loup en agneau, un ennemi juré de votre Evangile, en un mot, un blasphémateur en fervent apôtre !

« Jésus-Christ, dit St Paul, est venu en ce monde sauver les pécheurs, et, comme si je lui avais été bien nécessaire, Il est descendu du ciel pour moi qui suis le premier et le plus grand de tous, pour moi sur qui sont tombés les premiers dons de sa miséricorde, afin qu'il fit éclater en ma personne toute sa patience, et que je servisse de modèle à ceux qui croiront en Lui »

Nous ne pouvons, ô Divin Sauveur, qu'adorer, admirer et aimer toutes les opérations de votre miséricorde infinie ; nous Vous bénissons mille fois de celle que vous exercez envers l'Apôtre St Paul, ou plutôt envers votre Eglise, dont il sera la lumière et l'appui !

Il ne saurait toutefois nous suffire, ô Seigneur, d'exalter votre miséricorde infinie ; nous éprouvons le besoin de faire mieux encore, en nous appliquant, par une conversion sérieuse, à rendre désormais notre vie plus conforme à la Vôtre ; mais comme nous nous sommes tristement éloignés de vous, en faisant notre propre volonté au mépris de la Vôtre, nous sommes disposés à revenir à votre Cœur paternel en mortifiant, en combattant, en sacrifiant notre volonté déréglée qui a été la cause de tous nos désordres.

Nous savons, que c'est là ce que vous demandez de nous, aidez-nous par votre grâce, à entrer pleinement dans vos vues. C'est ainsi qu'il nous sera donné d'honorer et de glorifier pleinement vos infinies miséricordes !

II. — Action de grâces.

Combien grande a été la miséricorde dont Notre Seigneur a usé envers Saul, devenu le Grand Apôtre !

Tout semblait faire obstacle à sa conversion. *En son esprit, je ne vois que prévention et entêtement. En son cœur, je ne découvre que fureur et cruauté.*

Jugeons de ses dispositions par ce qu'il nous dit de lui-même dans ses immortelles épîtres.

Si vous lui demandez quelle est sa nation, il vous répondra fièrement " Je suis Juif ". Quelle a été son éducation ? — J'ai été élevé chez le savant Gamaliel. — Quelle est sa foi ? — Celle de ses pères. — Quelle est sa famille ? Je suis le fils de pharisiens. — Sa Profession ? — Pharisien lui-même. Demandez-lui quel a été son progrès dans la loi. Je surpassais, vous dira-t-il, dans le Judaïsme, tous ceux qui étaient de ma nation et de mon âge. Quelle était l'étendue de son zèle ? — Je suis plus zélé que tous les autres pour la défense de la tradition de nos pères.

Or, croyez-vous que tous ces obstacles réunis de nation, d'éducation, de créance, de famille, de profession, d'érudition, de zèle soient faciles à renverser ? Ne semblent-ils pas au contraire de nature à rendre sa conversion impossible ?

— Ajoutez maintenant aux dispositions de son esprit, les dispositions plus mauvaises encore de son cœur.

Entend-il parler de Jésus-Christ, " c'est, dit-il, un faux prophète, un séducteur, un homme puni comme un scélérat et mort entre deux voleurs. — Trouve-t-il quelque occasion de faire éclater l'amertume de son zèle ? il poursuit tout ceux qui prêchent son évangile : parent ou non, ami ou non, il faut qu'il venge l'outrage fait à sa loi ; et si pour des raisons de famille, il n'ose jeter des pierres sur le saint Diacre Etienne, il veut au moins, dit St Augustin, garder les vêtements de ceux qui le lapident, afin que leur rendant ce service, il se serve de leurs mains pour le faire mourir avec plus de fureur, comme si les siennes n'avaient pu suffire. Entend-il parler des progrès que fait la religion de Jésus-Christ, il éclate en murmures, ne respirant que le sang des disciples du Sauveur. — " A quoi pensez-vous, dit-il aux chefs de la Synagogue ? Donnez-moi l'ordre de prendre et d'enfermer, pieds et mains liés dans les prisons, ceux que je trouverai de cette secte infâme."

Ce fut dans ce temps d'aveuglement et d'obstination, que Notre-Seigneur le renverse sur le chemin de Damas, lui criant d'une voix forte et véhémence : " *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Je suis ce Jésus que tu persécutes !*"

Et les paroles du Bon Maître triomphent de la malice de Saul ; elles percent son cœur, et le loup furieux se trouve subitement changé en agneau !

Oh ! vous aviez bien raison, Grand Apôtre, de dire que Jésus vous avait aimé, et qu'il s'était livré tout entier pour vous.

A nous, si aimés par le Divin Maître, le devoir de bénir, d'exalter à notre tour ses infinies miséricordes !

III. — Réparation.

L'Évangéliste St Luc à qui nous devons l'intéressant récit de la conversion de St Paul nous dit que le premier effet de la grâce fut de produire en lui un tremblement et une stupeur.

Saul a blasphémé contre Jésus-Christ et Son Saint Nom : il s'est déclaré l'ennemi et le persécuteur des chrétiens ; il a défendu avec opiniâtreté une loi abrogée par une loi plus parfaite ; il voit l'abîme ouvert, le ciel en feu, les éléments en désordre : il soutient de rudes combats au dehors et d'insupportables remords au dedans ; Il a mérité l'inimitié et l'aversión d'un Dieu infiniment aimable : il entend la voix de son Sauveur qui se plaint amoureusement de sa cruauté : n'en est-ce pas assez pour surprendre soudain les mouvements de son cœur, pour lui ôter l'usage des yeux et de la parole, pour le rendre immobile et le réduire à l'état de mort.

Oui, Paul tremble, et tout pécheur doit trembler après lui, s'il veut que sa conversion soit sincère.

Le péché est en effet si horrible et si odieux de lui-même ! La justice divine lui prépare de si cruels et de si longs supplices qu'il est comme impossible qu'une âme qui n'a pas encore perdu l'espérance de sa conversion et de son salut, ne soit touchée d'une frayeur salutaire qui l'engage à rentrer dans la bonne voie et à se dire : " qu'ai-je fait ? à quels dangers me suis-je exposée ? " l'enfer est rempli d'une infinité de réprouvés qui n'ont pas commis autant de crimes que moi ! qu'ont-ils fait à Dieu que je ne lui ai pas fait moi-même ? et s'il m'avait traité, comme il les a traités, où en serais-je ?

Voilà par où commence la conversion d'un pécheur ; voilà le premier moyen de répondre aux desseins que la miséricorde de Dieu a conçus sur lui. C'est le premier pas dans la voie du salut et de la pénitence ; mais il ne doit pas s'arrêter là.

Nous avons dans l'apôtre, le modèle d'une parfaite conversion. " Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *ô parole brève, mais pleine,* dit Saint Bernard. *Parole vive et efficace !*

Parole pleine d'humilité, d'espérance, d'amour et de soumission.

Parole vive, puisqu'elle est le principe de la vie généreuse, ardente et apostolique de St Paul.

Parole efficace, puisqu'elle détruit Saul dans tout ce qu'il avait de mauvais, et qu'elle opère en lui un changement complet.

Paul, à peine l'esprit éclairé, le cœur touché, demande de mettre la main à l'œuvre.

A nous aussi de dire avec lui cette parole décisive : " volo " je veux ; — n'hésitons plus à revenir à Notre-Seigneur : ah ! que de fois ne s'est-il pas présenté à la porte du cœur, di-

sant : “ *Je suis Jésus que tu persécutes* ”, et nous avons résisté..., qu'avons-nous gagné à ces délais interminables ?

O Seigneur, daignez oublier nos résistances si souvent renouvelées ; votre charité nous presse... nous nous déclarons les vaincus de votre amour.

IV. — Prière.

Le plus important sans contredit pour une âme, nous l'avons constaté, c'est de s'appliquer à connaître la volonté de Dieu, et une fois qu'on la connaît, de s'y attacher, de se consacrer tout entier et sans réserve à ses ordres, et à son bon plaisir.

C'est ce que fait l'illustre pécheur dont nous célébrons aujourd'hui la conversion. “ O Seigneur, dit-il, que voulez-vous que je fasse ? ” “ *Domine quid me vis facere ?* ” Saul n'a plus de volonté ; il est tout changé : il se laisse conduire à Ananie ; il reçoit la loi et la doctrine de ce disciple inconnu ; il renonce à l'orgueilleuse science dont il était si enflé ; il condamne la cruauté de son faux zèle, et passant tout d'un coup de la dureté à la tendresse, de la haine des chrétiens à l'amour qu'il leur porte, des blasphèmes vomis contre le nom de Jésus à la publication de l'Évangile, il fait bien connaître qu'il ne veut plus, ô mon Dieu, que ce que vous voulez, qu'il ne fait plus que ce qu'il sait vous plaire.

Mais si vous voulez, Seigneur, connaître à fond la générosité de son cœur, la sincérité de ses paroles, éprouvez-le par les plus violents tourments ; qu'on le charge de chaînes, qu'on le jette en prison, qu'on l'expose aux bêtes à Ephèse, qu'il ait à combattre tout à la fois les éléments, les hommes, les démons, sa propre chair ; qu'on le flagelle, qu'on le traîne, qu'on le lapide, qu'on le conduise de Jérusalem à Césarée, à Rome, pour rendre ses épreuves plus longues et plus douloureuses, toujours, toujours Saul vous sera soumis : il n'aura jamais d'autre volonté que la vôtre.

Entendez-le ce sublime Apôtre, au milieu de ses cruelles souffrances : “ Que d'autres, s'écrie-t-il, recherchent les biens et les plaisirs de la terre, pour moi mon bien suprême, ma joie unique, c'est Jésus-Christ ; Lui seul je veux aimer : pour Lui seul je veux vivre et mourir : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum.* ”

Seigneur Jésus, nous voulons imiter l'exemple de votre Apôtre : trop longtemps peut-être nous avons résisté à vos pressants et miséricordieux appels ; nous ne vous demandons pas, comme lui, ce que nous devons faire pour entrer dans vos vœux ; ce que vous voulez de nous, nous le savons, c'est notre cœur. — Eh bien ! Seigneur, ce que vous voulez, nous le voulons aussi : nous ne voulons plus que ce cœur soit au monde, à la créature, au péché — notre volonté ferme, c'est qu'il soit à vous, et à vous seul, pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

miè
lous
ans,
cour
abor
gran
De
Saint
et se
Mais
cloué
com
tion.



FLEURS EUGHARISTIQUES

HENRI TRESSERRE

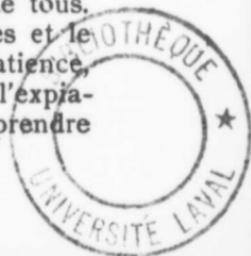
ÉLÈVE DE RHÉTORIQUE A L'EXTERNAT SAINT-JOSEPH DE LYON

(1881-1898)



ENRI Tresserre vit le jour à Lyon, la ville si aimée de la très sainte Vierge. Sa vie tout entière s'écoula sous le regard maternel de l'Immaculée, depuis le beau jour de mai où la Vierge de Fourvières avait souri à sa naissance, jusqu'au moment où elle lui ouvrit les portes de l'éternité, au matin d'une de ses fêtes bénies. Les premières paroles de l'enfant avaient été pour bégayer ses louanges, et c'est sur son cœur qu'il remit, à dix-sept ans, son âme au Créateur. Si son pèlerinage terrestre fut court, il fut fécond en mérites, car Marie lui fit une part abondante à ce qui fut pour elle-même les deux plus grands trésors : la croix et l'Eucharistie.

De bonne heure, le jeune Tresserre entra à l'Externat Saint-Joseph, dirigé par les Jésuites, où sa piété précoce et ses heureuses dispositions le firent vite aimer de tous. Mais bientôt la maladie vint arrêter ses études et le clouer sur un lit de douleur. Il l'accepta avec patience, comprenant déjà le prix de la souffrance et de l'expiation. Jésus vint l'aider à porter sa croix, et lui apprendre



dès lors le secret de chercher dans le Saint Sacrement la force et l'amour.

En effet, les Pères de l'Externat, qui visitaient le jeune malade, admirant sa résignation, et le voyant en danger de mort, le préparèrent à la première communion.

Henri accueillit cette faveur avec empressement, et mit toute sa bonne volonté à s'en rendre digne. Le 10 janvier 1891 fut pour son âme le jour béni de la première visite de son Sauveur. Le disciple était sur la croix ; aussi, de quelles grâces intimes ne fut-il pas favorisé par le Dieu du Calvaire !

C'est le secret de ce premier communiant de neuf ans. Il conserva pieusement le souvenir d'un si grand jour. Pour lui aussi ce fut le plus beau jour de sa vie, en dépit ou plutôt à cause même des circonstances douloureuses qui lui avaient ouvert prématurément la porte du saint Tabernacle.

La première communion de Tresserre accrut sa confiance et celle de ses parents envers le Maître de la vie et de la mort. Les prières redoublèrent, et bientôt une guérison inespérée et presque miraculeuse rendit au petit écolier une santé satisfaisante.

Henri reprit ses études et reparut à l'Externat Saint-Joseph, avec une âme trempée par l'épreuve et transfigurée par la sainte communion. Attiré par la grâce et stimulé par l'exemple d'un grand nombre de ses condisciples, il demanda et obtint le privilège de la communion d'abord très fréquente et, peu après, quotidienne.

Le pain des anges n'est-il pas cette nourriture de chaque jour, offerte avec tant d'insistance par Jésus aux pauvres voyageurs de l'éternité ? Henri eut le bonheur de le comprendre, et dès lors il n'omit sa communion journalière que devant d'insurmontables difficultés.

En conséquence, chaque matin il hâtait l'heure de son lever ; habituellement, il était debout à cinq heures, souvent même à quatre. Après les soins rapides donnés à sa toilette, il offrait son cœur à Dieu et préparait ses leçons et ses devoirs classiques. Il accourait ensuite à la messe de communion, dite à sept heures, dans la chapelle de la Congrégation, pour faciliter aux élèves diligents la réception du sacrement indispensable à l'entretien de la vie surnaturelle.

Par tous les temps, par la neige, la pluie, les brouillards humides, et avant le jour en hiver, l'intrépide communiant, chargé de ses livres, se glissait en toute hâte à travers les rues, et comme un vaillant soldat du Christ, il était des premiers arrivés à l'office matinal. Il s'agenouillait le plus près possible de l'autel, afin d'être plus recueilli, et s'unissait au prêtre dans l'offrande du saint Sacrifice, s'aidant d'un livre d'Heures où il s'était fixé des prières et des méditations, les plus propres à nourrir sa dévotion. Il paraissait alors si absorbé dans sa prière qu'il ne voyait, n'entendait plus rien autour de lui. Tout entier aux pensées de la foi, son esprit et son cœur n'étaient plus sur la terre. Quand arrivait le moment désiré, Henri s'avavançait, les yeux baissés, avec la respectueuse aisance d'un habitué du festin des anges. De retour à sa place, il se prosternait profondément, et après les premières ardeurs de son adoration, il écoutait en silence les divins entretiens de Celui qui fait le bonheur de la jeunesse.

A ce moment ineffable, le visage du communiant reflétait une paix céleste, et s'illuminait d'un éclat que seul peut produire le Soleil de justice reposant dans un cœur pur et sincère.

Un de ses condisciples écrivit, à la nouvelle de la mort de Tresserre :

“ Je le regardais comme un ange. Lorsque je voulais communier avec ferveur, je tâchais de me placer à côté de lui à la chapelle, et je me sentais alors envahi doucement par son amour envers la sainte Eucharistie.”

Un prêtre, témoin de l'empressement d'Henri pour la communion et de son attitude angélique pendant son action de grâces, en vint à se poser cette question : “ Cet enfant n'a-t-il pas été favorisé, comme quelques saints, de colloques mystérieux avec l'adorable Prisonnier du Tabernacle ? ” — Non, Henri suivit la voie commune ; mais sa foi était vive ; elle lui révélait les infinies tendresses de Jésus pour les âmes fidèles à sa conduite.

Mais Notre-Seigneur n'est pas, dans l'Eucharistie, le Roi des égoïstes, ni des volontés sans énergie. Il y réside comme un Chef militant au milieu des âmes qui, à sa suite, luttent contre elles-mêmes et contre le monde

pour l'honneur de leur baptême et les intérêts surnaturels. Il inspira donc à son jeune disciple le courage de reconnaître ses défauts naissants, et une attention persévérante à les surveiller et à les extirper sans merci.

Par la communion quotidienne, Henri sut triompher de ses penchants à la colère, à la mollesse, au laisser-aller, à la recherche du luxe et du bien-être et à l'indépendance ; il excella dans la pratique de tous les devoirs de son état.

Voué à Marie dans la Congrégation de saint Louis de Gonzague, il prit une part active aux œuvres de charité qui lui sont propres.

Par son titre de congréganiste, Henri pouvait prétendre aux privilèges réservés aux chevaliers de Notre-Dame (seuls admis dans le groupe des enfants de chœur et dans les académies). Ses goûts le portèrent sans hésitation vers le service de l'autel, qui, en l'associant aux prêtres dans les cérémonies sacrées, lui valait la faveur d'être tout près du saint Tabernacle. Au dire de ses compagnons, le jeune acolyte fut toujours d'une modestie exemplaire et d'une tenue irréprochable. " Un ange, disait l'un d'eux, n'aurait assister le prêtre ni avec plus de respect, ni avec plus de soin."

Notre fervent lévite aurait voulu être en fonction à tous les exercices religieux.

En toute occasion, et notamment pendant les vacances, à la campagne et en voyage, il sollicitait l'honneur de servir la sainte messe, à la grande édification des prêtres et des fidèles.

Cependant, lorsqu'Henri était privé de cette consolation, il savait obéir et se préserver de tout esprit de mécontentement ou de jalousie.

Il se mêlait alors simplement aux élèves de sa division, tout en y cherchant une place recueillie, non loin de l'autel de la sainte Vierge. Là, muni de son Eucologe et de son Recueil de Chants, il suivait attentivement les prières de la sainte liturgie.

Dans la splendide église de l'Externat Saint-Joseph, les pierres elles-mêmes prenaient une voix pour le pieux adolescent, et leur mystérieux langage, bien connu des saints, pénétrait jusqu'au fond sa jeune intelligence de

chrétien. L'autel monumental dédié à saint Joseph lui rappelait la solennelle rénovation de sa première communion, faite prématurément, on s'en souvient, sur un lit de douleur. La chaire lui redisait les généreuses résolutions qui lui avaient été si souvent inspirées par la parole du prêtre, surtout pendant les retraites et aux fêtes solennelles. La Table de communion provoquait les transports de reconnaissance pour l'inappréciable bienfait de sa formation chrétienne reçue dans une école où chaque dimanche, et même plus souvent, deux prêtres doivent distribuer le pain des anges, afin de suffire à la foule des communians.

Un jour, se rendant à la sacristie pour se préparer à servir à l'autel, Henri vint s'agenouiller à la Table sainte et, l'ayant baisée dévotement : " Ah ! dit-il à un de ses amis qui l'avait surpris et pour lequel il n'avait pas de secret, ah ! il n'y a pas une place ici où je n'aie reçu la communion plusieurs fois ! "

Ce respect pour tout ce qui touche au culte dû à la sainte Eucharistie, Henri l'avait puisé de bonne heure dans la Confrérie Réparatrice et dans l'Association de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, dans lesquelles il avait été inscrit lorsqu'il avait à peine l'âge de raison. Dès qu'il apercevait, dans le lieu saint, la lampe du sanctuaire qui l'avertissait de la présence de son Dieu, il prenait une attitude grave, il se mettait à genoux et se tenait immobile, comme absorbé dans son recueillement. Ses parents aiment à se rappeler comment, dès cette époque, il se plaisait à faire très exactement sa demi-heure d'adoration devant le Saint Sacrement exposé, et à remplir ses devoirs de délégué de l'Œuvre Réparatrice auprès de Jésus-Hostie.

Il ne concevait pas qu'on pût prier autrement qu'à genoux devant le Très Saint Sacrement exposé ou présent sur l'autel. Plusieurs fois même, voyant qu'à la messe ses voisins s'asseyaient bruyamment tout de suite après l'élévation, il ne sut pas contenir son indignation. Usant alors de la liberté de son jeune âge : " Jésus est sur l'autel, me disait-il vivement, restez agenouillé et priez. "

Quel autre plus que lui eût été capable de remplir dignement les augustes fonctions du sacerdoce ? Et cepen-

dant son humilité le tenait éloigné de cette pensée. "J'applaudis de toutes mes forces à la généreuse idée qu'a eue ton frère d'entrer au noviciat, écrivait-il à un ami. J'avoue que je n'ai pas cette sublime vocation. Je compte rester avec mes parents toute ma vie et employer mon temps à faire le bien autour de moi."

En attendant que Dieu lui fit connaître sa voie, il se mit à thésauriser en faveur de l'Association la plus importante de toutes, celle qui a pour but de favoriser les vocations sacerdotales, et dans son testament il légua tout ce qu'il possédait à cette Œuvre éminemment eucharistique, dont ses communions quotidiennes lui avaient fait comprendre l'élévation et la grandeur.

Arrivé à l'âge où le jeune homme prend conscience de sa dignité et de ses devoirs, Henri demandait donc à la prière et à la communion les lumières et les forces pour diriger son âme vers les sommets d'une vertu sans défaillances. L'Eucharistie produisait en lui ses effets ordinaires ; elle en faisait un chrétien fort contre toute déchéance morale, un intransigeant en fait d'honnêteté, un ange de modestie. Le Dieu qui se plaît au milieu des lis lui révélait le prix de la vertu la plus aimable, mais aussi la plus fragile.

La communion ! Ne nous laissons pas de le redire, c'était la vie de notre jeune chrétien. A mesure qu'il grandissait, il en appréciait de plus en plus les grâces de force et les bienfaits. La maladie essaya en vain de le priver du banquet eucharistique, il sut s'ingénier et se rendre chaque matin à l'église de Saint Bonaventure, la plus rapprochée de son domicile.

Dans un voyage en Italie, où il accompagnait son père, il fit tant d'instances qu'il fallut organiser le temps de manière à ce qu'il pût communier régulièrement.

Dans les hôtels, il se levait de très bonne heure, s'échappait sans bruit, se rendait à l'église voisine, y priait avec ferveur et s'y nourrissait du pain sacré ; après quoi il revenait à son père, tout disposé à le suivre pendant toute la journée et à lui obéir en tout, simplement et joyeusement.

A quinze ans, il dut passer une saison à Aix-les-Bains. Pendant son séjour aux eaux thermales, il ne manqua

jamais sa communion journalière ; aussi, quand il prit congé du curé de la paroisse, le prêtre, qui l'avait vu chaque matin à la messe et à la sainte Table, ne put retenir son émotion, il lui fit de touchants adieux.

Lorsqu'il fut contraint de garder le lit, Henri obtint la communion tous les samedis, à la grande édification des prêtres de la paroisse.

Sa dernière maladie dura une année entière.

Dans les étreintes de la douleur, il soupirait amoureusement : " Mon Dieu, que je souffre ! Mon Dieu, ayez pitié de moi ! " Jamais un murmure, mais les plaintes résignées apprises du Sauveur agonisant, et toujours l'oubli de soi-même.

Quelques instants avant sa mort, réunissant ce qui lui restait de force, il s'écria : " J'étais mort, mon Jésus m'a ressuscité ! " Il entrevoyait sans doute les joies que Jésus prodigue à ses élus, il se sentait échappé aux horreurs de la mort et en possession des glorieuses transformations de la résurrection.

Enfin, il couvrit de pieux baisers le crucifix dont il ne se séparait plus, et dans un dernier soupir, il répéta le nom sauveur : " Mon Jésus, miséricorde ! Jésus ! Jésus ! " Il était quatre heures du matin, le 18 décembre 1898.

Cet adolescent au cœur si pur, après avoir, grâce à ses communions quotidiennes, réalisé la parole de Jésus : " *Celui qui me mange vivra pour moi,* " allait recevoir la récompense promise également par le bon Maître à ceux qui communient dignement : " *Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam ; et ego resuscitabo eum in novissimo die. — Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.* " (Joan., vi, 55.)



HISTOIRE D'UN SAGRISTAIN



CONNaissez-vous l'histoire de Michel Crossoneau, le sacristain de Saint-Joseph de-la-Vallée? Non, sans doute. Eh bien ! je vais vous la raconter : elle vous intéressera, j'en suis sûr.

Le père de Michel, Mathurin Crossoneau, était tonnelier de son état. Habile dans son art, il était connu, jusqu'aux confins de la Touraine, pour la bonté de ses fûts et la solidité de ses cercles. Mais on lui

reprochait de s'attarder parfois à la cave de ses clients et d'estimer trop le contenu des tonneaux qu'il fabriquait.

— Mais, direz-vous, pourquoi parler de Mathurin quand vous voulez raconter l'histoire de Michel ? Prenez patience, j'y arrive, et je voulais justement vous dire que Michel avait hérité de ce défaut paternel et que, comme son vénérable auteur, il passait pour fêter trop souvent le dieu Bacchus. ■ ■

Il rachetait d'ailleurs cette faiblesse par les meilleures qualités. Serviteur fidèle de l'église, il entretenait avec une scrupuleuse propreté tout ce qui concerne le culte divin ; aussi, il aurait pu être regardé comme le modèle des sacristains. Parfois néanmoins il lui était arrivé, dans ses moments d'ébriété, d'éteindre les cierges au milieu d'un office, et d'essayer ensuite de les allumer par en bas, ou même de descendre les saints de leur piédestal et de les enfermer dans un placard, parce que, disait-il, ils avaient l'air de lui rire au nez. Un jour même il enferma dans la sacristie le bon curé, au moment de la messe, puis s'en retourna tranquillement chez lui ; le pauvre prêtre dut passer par la fenêtre en habits sacerdotaux pour se rendre de là dans l'église. Le bon pasteur gourmandait alors et menaçait d'un renvoi immédiat l'incorrigible buveur ; mais, comme il aimait Michel, il lui pardonnait toujours.

Entre ses nombreuses et délicates fonctions, aucune n'était plus chère à notre héros que celle de sonner les cloches. Il le faisait d'ailleurs avec une exactitude vraiment mathématique, quels que fussent ses occupations ou ses plaisirs. Et

pou
men
traï
à ci
aux

O
la T
Sain
tran
dêfe
en r
plus



Un
il ente
tumée
yeux,
toujou
Aus
bant
trois
tête co
chères

pourtant, Dieu sait l'état, où il se trouvait parfois, spécialement les jours de fête ! N'importe ! disposé ou non, il se traînait jusqu'au clocher et on l'y trouvait toujours le matin, à cinq heures, attaché à sa corde et annonçant l'*Angelus* aux paroissiens de Saint-Joseph-de-la-Vallée.

On était en 1814... Les colonnes prussiennes avaient ravagé la Touraine et occupaient tout le pays au nord de la Loire. Saint-Joseph-de-la-Vallée avait été jusqu'ici parfaitement tranquille. Michel Crossoneau trop âgé déjà pour voler à la défense de la patrie, se consolait des malheurs de la France en multipliant ses libations bachiques. — Rien ne pouvait plus le distraire de sa passion enracinée.



Un jour que le bonhomme cuvait son vin dans sa demeure, il entend tout à coup sonner les cloches à une heure inaccoutumée et par une main qui n'est pas la sienne. Il se frotte les yeux, tout d'abord croyant à un rêve, mais le carillon retentit toujours à ses oreilles.

Aussitôt, les cheveux en broussaille, à demi vêtu, et titubant à demi, le sacristain court à l'église, où il aperçoit trois grands diables de Prussiens, bottés, éperonnés, la tête couverte dans le lieu saint, sonnante à toute volée ses chères cloches. A cette vue, le cœur de Michel se serre ;

complètement revenu de sa récente ivresse, il voudrait chasser les insolents et les châtier de leur audace. Mais son impuissance est manifeste. Que faire ?... Une pensée subite lui vient à l'esprit, et, plus prompt que l'éclair, s'armant de sa bonne hache qu'il trouve à sa portée, il grimpe, sans être vu, auprès des cloches et coupe hardiment les cordes qui les retiennent... Au bas, les Prussiens éclatent en blasphèmes et en imprécations. Le sonneur, sans attendre l'effet de son hardi coup de main, rentre aussitôt chez lui et reprend son somme interrompu. Les Allemands cherchent en vain à découvrir l'auteur de cet attentat. Personne ne soupçonna Michel qu'on avait trouvé ivre-mort dans sa maison quelque temps après l'événement.

Pour se venger, après avoir lié et emprisonné le vieux curé qu'ils accusent de les avoir mystifiés, les Prussiens se disposent le lendemain matin à s'emparer des trésors de l'église et même des vases sacrés du tabernacle. Car l'impiété des protestants ne respecte rien, et le vol sacrilège des calices et des ciboires ne leur coûte pas plus que celui des pendules et des bijoux.

Le village s'émeut à cette nouvelle, et toute la population consternée accourt en frémissant. Michel est là aussi, venu pour assister à cette triste scène. Dans sa douleur, le vieux sacriste n'a rien bu le matin. Il se tient debout, silencieux, auprès de la sacristie, sa bonne hache derrière lui, prêt à fendre la tête au premier qui l'approchera.

Cependant les barbares ont attaqué la porte sacrée qui résiste à leurs premiers efforts ; mais déjà elle fléchit et bientôt le crime sera consommé. Michel ne peut plus supporter l'angoisse qui l'opprime, l'outrage que l'on fait à son divin Maître. Résolument il s'avance vers les sacrilèges, les repousse vivement, et se plaçant devant le tabernacle :

— C'est moi, dit-il, qui ai coupé les cordes des cloches, et gare à celui qui touchera au bon Dieu !

Puis, joignant l'action à ce mâle langage, d'un coup de hache il étend mort à ses pieds un officier prussien qui le menaçait de trop près.

Il était beau alors dans sa foi, ce vieux paysan, défendant son Dieu contre l'avarice des lâches envahisseurs, seul contre plusieurs centaines, tandis qu'un peuple entier restait muet devant cette infamie !

Les ennemis rugissants se précipitent et accablent le vaillant défenseur de l'Eucharistie. Lui, résiste et frappe mortel-

lement deux autres Allemands ; enfin il tombe à son tour en martyr, le sourire aux lèvres, les yeux tournés vers le tabernacle.

Les Prussiens, satisfaits d'avoir vengé l'insulte qui leur avait été faite et le meurtre de trois des leurs, sortirent aussitôt. Craignant d'ailleurs d'achever d'irriter une population déjà fort en effervescence, ils laissèrent inachevée leur besogne sacrilège et quittèrent définitivement le village.



Les habitants recueillirent les restes du vaillant sacristain. Il fut enterré en première classe aux frais de la commune. Puis, afin de perpétuer la mémoire de son héroïque conduite et d'appeler en même temps la miséricorde de la Reine du Ciel sur un vieux pécheur qui fêta trop durant sa vie la dive bouteille, on décida de réciter à perpétuité, le dimanche, les litanies de la Vierge, pour le repos de l'âme de Michel Crossoneau.

Voilà pourquoi, encore aujourd'hui, tous les dimanches, les chœurs récitent les litanies avec le verset et l'oraison avant et aussitôt après la messe paroissiale.

SILVA.

Miracle au Monastère de la Visitation à Paris

Ce récit vient du Monastère même où a eu lieu ce fait miraculeux.



SŒUR Marie Antoinette âgée de 35 ans était atteinte depuis plusieurs années d'une grave affection au foie qui avait dégénéré en une énorme tumeur. Elle était condamnée par deux docteurs.

Depuis six mois surtout, son état s'aggravait sensiblement, elle ne pouvait rien digérer, les souffrances devenaient intolérables et l'on ne pouvait la calmer que par les piqûres de morphine ; il devenait impossible de la palper à cause de la douleur et toute la région du foie était dure comme une pierre.

De très graves symptômes s'étant manifestés les 1er et 2 mai, le docteur jugea urgent de la faire administrer, ne répondant pas du lendemain. La nuit fut si douloureuse qu'on dut renouveler les piqûres de morphine, lorsque à trois heures et demi du matin (3 mai 1910) la sœur qui la veillait la vit subitement se soulever sur son lit, les mains jointes, les yeux fixés sur un objet invisible et comme plongée dans une profonde adoration.

La garde l'appelle, l'interroge, met une lampe devant les yeux, pas de réponse, pas un mouvement. La soeur infirmière entendant parler et se sentant pressée par un fort mouvement intérieur, se lève promptement et trouve la malade comme en extase. — A son tour elle l'interroge, mais en vain. — Après quelques minutes la malade regardant la soeur infirmière lui dit :

“ Vous n'avez donc pas vu ? ” et sur sa réponse négative,

“ Notre-Seigneur était là avec ma soeur la Déposée... — ce nom est donné à la supérieure démise de sa charge ; celle dont parle cette soeur était morte le 4 mars dernier comme une vraie sainte. —

“ Mais ils sont partis, ils ne m'ont pas emmenée ! ”

Alors, sur les questions qui lui furent faites, elle donna quelques détails, se réservant de dire le reste à Notre Mère, et elle ajouta ! “ Je suis guérie !.. Notre-Seigneur m'a guérie ! ” et elle le fit constater à la soeur infirmière.

Elle demanda à prendre quelque chose, on lui apporta du bouillon qu'elle ne pouvait plus digérer depuis longtemps, elle l'avalait d'un trait.

Maintenant aucune trace du mal ne subsiste et le docteur tout bouleversé de cette guérison si subite alla dès le 3 au matin à l'Archevêché donner une attestation en règle qui figure au dossier de l'enquête canonique ordonnée par Mgr l'archevêque de Paris et les religieuses de la Visitation ont dû déposer sur la foi du serment. Voici maintenant ce que la supérieure a pu faire connaître de ce que lui a confié la miraculée.

La souffrance devenait intolérable et la pauvre malade allait demander le secours de la soeur infirmière quand ouvrant les yeux, elle vit toute la chambre comme illuminée. Dans cette lumière resplendissante, Notre-Seigneur se présenta à elle, couronné d'épines, triste et majestueux, la bonté dominait tout. Alors Notre-Seigneur lui dit quelques paroles la concernant seule, puis toute sa vie lui apparut entre elle et ce Divin Sauveur; elle vit et comprit ce qui jusqu'ici n'avait pas été pour Lui et ce qu'elle devait faire désormais. Puis, prenant un ton de suppliant, comme jamais mendiant n'a jamais demandé l'aumône, dit l'heureuse miraculée à la Révérende mère, Notre Seigneur ajouta :

“ Et surtout aime-Moi. J'ai tant besoin d'amour et j'en trouve si peu, même auprès des cœurs qui me sont consacrés. Je suis l'Epoux fidèle, en Moi il n'y a pas de décep-